

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

“Aime Dieu et



va ton chemin.”

# Bulletin de l'Union-Allet

VOL. VI.

MONTREAL, 25 OCTOBRE 1879.

No. 12

## SOMMAIRE.

1. UNE FAUSSE PHILOSOPHIE.  
2. LECTURE PRONONCÉE EN L'ÉGLISE DU VILLAGE ST. JEAN-BAPTISTE, par M. B. A. T. DEMONTIGNY, Prés. de l'Union-Allet.  
3. REVUE DES INTÉRÊTS CATHOLIQUES.  
I. ITALIE;  
II. ALLEMAGNE;

III. FRANCE.  
4. LES JÉSUITES.  
5. DEPART DE M. LE CHANOINE EDMOND MOREAU.  
6. DEPART DE M. LE CHANOINE EDMOND MOREAU, Aumônier de l'Union-Allet.  
7. NAISSANCE.

### Une fausse philosophie.

La PHILOSOPHIE n'est pas seulement l'amour de la sagesse humaine; elle est aussi et surtout l'amour de la sagesse divine. Mais puisque la raison, en jugeant des choses divines, juge de ce qui est au-dessus d'elle, il faut nécessairement qu'un guide divin dirige ces recherches dont le principe et la fin sont l'amour de la vérité: Telle est la doctrine catholique. Mais ceux qui ne sont catholiques en aucune manière, soit qu'ils n'aient jamais connu la doctrine catholique, soit que, l'ayant connue, il l'aient rejetée volontairement, s'efforcent d'exalter l'usage de la raison humaine et de considérer celle-ci comme étant en elle-même le suprême arbitre de toute vérité.

Si nous lisons les ouvrages que la presse jette continuellement au public, sous quelque titre scientifique ou philosophique, nous trouvons que la plupart de ces ouvrages traitent la raison comme étant au-dessus de la foi, ou plutôt, traitent la foi comme une faiblesse mentale.

Ces écrits, pour la plupart, ignorent entièrement ou même tournent en ridicule l'idée d'un "péché de l'intelligence"; ils ne reconnaissent pas, même comme un hasard possible, qu'il puisse y avoir aucun rapport entre la grâce et la droite raison, et conséquemment ils n'admettent pas, comme possibilité collatérale, que leur propre usage de la raison puisse être corrompu. Des obstacles tels que l'orgueil, l'intérêt ou le vulgaire égoïsme n'entrent pour rien dans le calcul de leurs propres facultés; ou, s'ils y entrent, ils sont bientôt rejetés comme superflus, ou incapables d'affaiblir la force de leurs conceptions. En un mot, certains philosophes modernes sont bien moins chrétiens que ne l'étaient quelques-uns des païens qui, au moins, croyaient en la nécessité d'un

esprit religieux. Nous pouvons même aller jusqu'à dire de certains modernes, que seuls, il sont philosophes sans philosophie.

Le Saint Père a récemment adressé à tous les évêques du monde, une encyclique dont le sujet est l'étude de la philosophie. Il ne nous appartient pas d'examiner un tel sujet, si ce n'est dans ses relations avec nos devoirs comme vrais catholiques. Nous sortirions de notre cadre en examinant au point de vue scholastique, les enseignements du St. Père sur la philosophie. Cependant on peut dire que l'étude bien entendue de la philosophie concerne tout catholique, en un sens; car, comme le St. Père l'a dit, les différentes divisions de la philosophie sont liées en un tout harmonieux, de sorte que personne ne peut mépriser quelqu'une de ces divisions sans étendre son mépris sur toutes les autres.

"Dans cette science, la plus noble de toutes, il est grandement besoin de réunir les parties diverses et nombreuses de la céleste doctrine, de manière à en former un corps.

Que chaque partie soit exactement ajustée à la place qui lui convient, et que toutes soient unies par un lien convenable; finalement, que chacune d'entre elles, séparément, soit confirmée par ses propres arguments, et que ces arguments soient tels qu'ils ne puissent être contestés."

Cette règle, en elle-même, constitue l'idéal même de la philosophie, en ce qu'elle établit les harmonies de la pensée pure et quelle fait de l'unité l'état normal de l'esprit humain, de même qu'elle est aussi le divin attribut de Dieu.

S'il pouvait être possible que d'une méthode vicieuse de raisonnement, on pût déduire des conclusions parfaitement infaillibles, la réciproque serait vraie, c'est-à-dire qu'une méthode de raisonnement pourrait être divine et que néanmoins ses conclusions n'auraient aucune valeur.

Mais de ce que la connaissance des vérités divines est l'objet le plus élevé de la raison humaine (et, conséquemment, l'étude des vérités divines est le plus noble emploi de cette raison,) il doit s'en suivre que si la vérité divine doit être connue, on doit connaître également la manière de l'étudier.

Eh bien ! le Saint Père a démontré que, par une vaine et fausse philosophie, c'est-à-dire par une vaine et fausse méthode de raisonnement, les esprits des hommes se sont profondément corrompus, et que, par conséquent, il est du devoir des suprêmes pasteurs de l'église de "promouvoir de toute leur force la vraie science, et avec une prévoyance plus qu'ordinaire, de prendre garde que toute discipline humaine se conforme à la règle de la foi catholique, puisque d'elle seule dépend, en grande partie, la connaissance correcte des autres sciences."

Cette dernière affirmation est une vérité qui est non-seulement ignorée, mais encore positivement ridiculisée par la "pensée moderne". Toutes les sciences, dans l'opinion populaire moderne, sont considérées comme indépendantes de la foi catholique ; de sorte que le seul point, peut-être, passé sous silence dans les ouvrages scientifiques modernes, est la reconnaissance, (même l'existence) de l'autorité divine.

Nous pouvons lire une douzaine de volumes sur, par exemple, les origines de la race humaine ; mais quant à découvrir une seule phrase dans laquelle l'autorité soit invoquée, (une autorité quelconque qui soit plus divine que la spéculation,) nous savons par expérience que nous n'en trouverons pas. Autant vaudrait penser à chercher une profession d'obéissance au Souverain Pontife dans une pastorale de l'archevêque de Canterbury. Cependant il nous faut bien reconnaître que cela est absolument contraire aux règles de la philosophie.

Le Saint Père nous a démontré combien est sophistique une méthode de raisonnement qui laisse l'autorité en dehors de ses calculs : "Puisqu'il est inné dans la nature de l'homme de prendre sa raison pour guide, si son intelligence vient à pécher en quelque point, sa volonté s'y soumettra facilement ; de là il résulte que les opinions pernicieuses, dont la racine est dans l'intelligence, arrivent promptement à diriger et à pervertir les actions humaines."

Ici nous avons trois propositions séparées, chacune d'elles paraissant incontestable.

Premièrement, tout homme obéit, plus ou moins, à sa raison ; secondement, sa raison peut quelquefois pécher (car la raison pèche quand, par faute de la volonté, elle admet quelque conclusion erronée ;) et troisièmement, les opinions fausses, qui viennent d'une intelligence corrompue, engendrent des actions corrompues. Or, de même que ceci est vrai dans la cause, le progrès et l'effet, de même aussi est-il vrai que la raison dirigée par l'autorité divine croît dans les purs sillons et porte de bons fruits. La science et la foi divine reçoivent toutes deux un accroissement de force par l'usage légitime de la pure raison.

Non seulement la foi pure vient en aide à la science pure, mais, comme l'a dit St. Augustin, "par l'action de la science est engendrée, nourrie, défendue et fortifiée une foi saine et robuste,

Aucun philosophe chrétien ne rejette la science que le paganisme, ou même l'hérésie peut avoir développée ; tout ce qu'il fait est d'en sanctifier l'usage et d'en corriger les erreurs, par la lumière divine. L'Eglise ne méprise pas les sciences naturelles. Elle ne dédaigne pas les découvertes de ses ennemies ; elle les respecte plus que celles-ci ne respectent la science divine, mais elle ne permettra pas que la raison naturelle, quelque hautaine qu'elle soit, puisse se soustraire à la direction de l'autorité divine.

Comme nous l'avons dit, *en un sens*, le sujet de la philosophie intéresse tout laïc catholique, et même s'impose, à lui, comme un devoir, car le concile du Vatican nous a enseigné que la connaissance complète des dogmes sacrés doit provenir, d'un côté, "de l'analogue de ces choses qui sont connues naturellement, et d'un autre côté de la relation mutuelle existant entre les dogmes sacrés et du rapport de ceux-ci à la fin dernière de l'homme." Ceci fait entrer la "relation naturelle" dans le domaine de la philosophie chrétienne.

Certes, l'église catholique a plus fait pour honorer la philosophie que les philosophes purement "naturels" n'eussent pu faire. La raison humaine a été exaltée par la philosophie catholique, dans son contact intime avec l'esprit divin, tandis que les philosophes incrédules ont dégradé la raison humaine en la soustrayant à la direction de l'Esprit Saint.

Léon XIII a dit dans son encyclique : "Nous savons qu'il y a des philosophes qui, vantant d'une manière extravagante les facultés de la nature humaine, maintiennent que l'intelligence de l'homme perd sa dignité primitive quand une fois elle se soumet à l'autorité divine, et que, se courbant, pour ainsi dire, sous le joug de l'esclavage, elle est retardée et embarrassée dans sa marche vers le sommet de la vérité et de la perfection.

Ceci est justement comme si quelqu'un disait que monter au ciel, c'est prendre une route descendante et rétrograde ; ou que plus la créature se rapproche de l'esprit du Créateur, plus elle s'éloigne du jugement droit. Ce raisonnement est presque trop fat pour être impie.

Tout catholique sait que le Christ est "la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu," et que "en lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ;" de telle sorte que Son autorité vivante, qui est l'Eglise Catholique, a la clef des mystères révélés de la foi. Sa Sainteté Léon XIII a invité tous les philosophes modernes à revenir de leurs errements, à la source unique. Il a signalé la dégradation de la vie humaine, qui provient des usages pervers de la raison. Il est impossible de rappeler aucune période de l'histoire moderne, où un tel conseil fut d'une plus urgente nécessité. Des millions de personnes sont corrompues par la fausse philosophie ; ou plutôt par la prétention qu'elles ont de comprendre et de professer cette philosophie ; et tandis que pas un seul sceptique sur mille ne pourrait esquisser le plan de son propre scepticisme, il y en a des centaines de mille qui se réjouissent grandement dans le scepticisme d'autrui. Le scepticisme est aujourd'hui la dernière mode, et une fausse philosophie l'a patronné et lui a aidé. Une étude diligente de la Somme de St. Thomas serait, pour de telles personnes, une occupation beaucoup plus salutaire que la lecture superficielle

dé prétentieux livres de science, qui s'arrêtent court à la plus haute science que nous devons cultiver.

Le siècle s'imagine être merveilleusement éclairé, tandis qu'il a besoin d'être instruit des vérités élémentaires; et il n'y a pas de meilleur instructeur que St. Thomas. Le St. Père l'a dit :

« Nous voyons le grand danger qui menace maintenant la famille et la société de la plaie des opinions perverses; et combien il y aurait plus de paix et de sécurité, si l'on enseignait dans les académies et les écoles une doctrine plus saine et plus conforme à l'enseignement général de l'Eglise; telle enfin qu'on la trouve dans les ouvrages de St. Thomas d'Aquin.—Traduit du « *Crusader*. »

### Lecture prononcée en l'Eglise du Village Saint-Jean-Baptiste, le 28 septembre 1879,

PAR M. B. A. TESTARD DE MONTIGNY, *Prés. de l'Union-Allet.*

MESSIEURS DU CLERGÉ,  
MESDAMES ET MESSIEURS,

Tout sur le chemin de la vie nous parle de sacrifices. C'est la loi suprême inscrite aux premières pages de la Genèse, et la nature entière y est soumise. La fondation des empires comme l'établissement de l'humble paysan est assise sur cette base. Que dis-je, le Christianisme lui-même n'est-il pas appuyé sur le plus grand des sacrifices! Et la religion qu'a dictée le Christ au milieu des souffrances porte pour caractère distinctif: persécution, sacrifices.

Les pages de notre beau pays nous déroulent une série d'actes accompagnés de privations, d'épreuves de tous genres. Pas une ville, pas un village, pas un champ qui ne nous indique des combats, des luttes, des efforts généreux et constants de la part de ceux qui les ont acquis à la religion, au commerce, à l'industrie ou à l'agriculture.

Quel tableau saisissant que le récit des épreuves que nos ancêtres eurent à souffrir, quand ils s'arrachèrent des bras de leurs familles pour venir au-delà des mers conquérir des âmes à Dieu et des territoires à la France! Aussi le sillon qu'ils ont creusé à la civilisation a-t-il été fertilisé de leur sueur et de leur sang? Pas un arpent de terre qui n'ait été conquis et conservé à la civilisation sans combats; pas un lieu qui n'ait été arraché à la barbarie sans luttes énergiques.

Et maintenant, jetez un coup-d'œil sur les monuments religieux et industriels, les chemins de fer, les canaux, les voies de communication, l'opulente demeure du riche, l'humble chaumière du pauvre colon, le défrichement de nos cantons, le déchirement du sol; tout, tout nous redit que ce travail est le prix de peines, de sueurs, d'efforts, de sacrifices enfin.

Votre beau village lui-même, Messieurs, composé de monuments religieux et commerciaux et de superbes résidences et de maisons modestes, n'est-il pas le fruit d'un travail assidu, d'économies constantes?

Vous le savez, combien se donne de peine celui qui entreprend de faire un établissement, de bâtir un castel

où sa famille sera élevée et où il pourra recueillir les ris de ses petits enfants; que de soucis, que de fatigues pour élever cette famille, lui donner une éducation convenable: tout donc, je le répète, est pétri avec cet élément essentiel à l'édification: le sacrifice.

Mais il y a plus, c'est que les œuvres se présentent à ce poids, et plus elles s'affirment, plus elles sont considérables, plus elles sont solides, plus elles sont durables, destinées à rencontrer les grands besoins de l'humanité et à protéger les intérêts précieux de la société, et plus elles semblent exiger de souffrance, de privations, de sacrifices.

Ce n'est pas étonnant puisque le monde est régi par la loi de l'amour et que le sacrifice est la mesure de l'amour. Toute la nature l'éprouve et les êtres intelligents comme les créatures inanimées proclament le besoin d'être soumis à cette loi sévère, mais consolante. Voyez la fleur des champs, qu'exige-t-elle de la terre pour lui sourire au printemps? Qu'elle travaille, qu'elle se transforme et qu'elle verse dans sa corolle l'essence même de ces éléments. Et le petit oiseau, qu'exige-t-il pour naître, croître, s'envoler? Des soins délicats et assidus. Et l'enfant, qui le dira, ce qu'il exige de douleurs, d'inquiétudes, de soucis, de larmes pour accorder un sourire à sa mère, un seul sourire qu'elle attend à son berceau. Vous, homme, qui aimez l'épouse que vous avez choisie pour être la compagne de vos destinées, qu'exigez-vous d'elle pour preuve de son amour? qu'elle renonce à tout pour vous. Sans doute ses paroles sont douces à votre cœur, mais y croiriez-vous si elle n'était prête à vous sacrifier sa volonté? Et que lui donnez-vous en retour et pour lui prouver votre amour? Un travail incessant au bien-être d'elle et de ses enfants. Et le dirai-je, vous, jeune homme, ne vous est-il pas arrivé d'exiger de celle que vous aimez un sacrifice, langage de celle qui ne peut ouvertement s'exprimer?

Ah! oui, proclamons-le, le sacrifice c'est la mesure de l'amour.

« Celui-là fait beaucoup, dit l'imitation, qui aime beaucoup. » Mais n'avons-nous pas la plus sublime des preuves de l'amour dans l'infini sacrifice du Golgotha, où a expiré celui qui a dit: Je vous ai aimé jusqu'à la mort de la croix.

Quel est l'objet le plus digne de notre amour? Ce n'est pas une question que je doive discuter ici, car tous vous m'avez répondu: c'est Dieu.

Or aimant Dieu vous devez aimer les œuvres élevées à sa gloire. Et vous l'avez prouvé en élevant au milieu de vous ce magnifique temple où j'ai ce soir l'avantage de vous voir réunis.

Puis donc que votre amour pour Dieu est le plus grand dont votre cœur soit capable, vous devez le lui prouver par des actes, et des actes que demandent des sacrifices, s'il l'exige.

« Tous les caractères de l'amour, détaillés par St. Paul, dit M. de Lamennais, nous rappellent l'idée de sacrifice, et l'amour infini lui-même n'a pu se manifester pleinement à nous que par un sacrifice infini. »

Parmi les œuvres les plus méritoires, le plus beau témoignage que les chrétiens puissent offrir à Dieu, c'est de lui élever un temple. Ce fut la plus belle inspiration de David; ce fut la plus belle exécution de Salo-

mon ; ce fut la plus grande gloire du peuple d'Israël. N'est-ce pas là d'ailleurs la continuation de l'œuvre des apôtres ? N'est-ce pas là favoriser la prédication et la connaissance des vérités qu'ils ont eu mission de prêcher aux populations ? N'est-ce pas inviter les peuples à se réunir pour louer celui qui se laisse fléchir à la prière collective ? N'est-ce pas là le tabernacle que Moïse construisit pour accompagner son peuple dans le désert ?

Et où apprendrons-nous ailleurs ces grandes vérités de la religion ? Où puiserons-nous cette unité de l'Eglise Romaine ? Qui nous fera comprendre ailleurs que cette Eglise est catholique et apostolique ? Où ailleurs nous réunirons-nous pour ensemble demander grâces au ciel ? Où ailleurs prendrons-nous part au festin du Père de famille ? Où enfin trouverons-nous la pierre que les ministres de la nouvelle loi consacrent à l'holocauste divin ?

Ah ! oui, c'est bien sous ces voûtes sacrées que nous comprendrons ce précepte divin de nous aimer les uns les autres ; c'est bien là que nous seront données ces leçons d'ordre social, seules capables de rendre les peuples heureux ; c'est bien là que l'on nous apprendra les règles de la morale les plus propres à retenir les masses dans la route du devoir. C'est là, oui c'est là que nos enfants apprendront à connaître, à aimer Celui dont l'amour retient dans le devoir, les peuples, les Rois, les pauvres, les riches, les parents et les enfants. C'est là que nous entendrons ces leçons de charité que je trouve résumées dans les stances que je vais lire :

"Aimez et secourez, en tous lieux, à toute heure,  
Avec effusion,  
L'indigent sans appui, l'exilé sans demeure,  
Quiconque souffre et pleure,  
Qu'il vous appelle ou non ;  
Ceux là surtout, ceux là que le ciel prédestine  
Pour un séjour meilleur.  
Ces hommes de tristesse, glus de la douleur,  
Qui sentirent d'abord sur leur bouche enfantine  
Le baiser du malheur.  
Aimez aussi le riche, aimez l'heureux du monde ;  
Frères, pardonnez-leur.  
Pardonnez-leur le rire : Oh ! le rire est menteur :  
Qui sait si, pour cacher quel'angoisse profonde  
Leur main n'emprunte pas le masque du bonheur ?  
Aimez-les ; l'Homme-Dieu, ce modèle des pères  
N'a pas dit : " Choisissez."  
Il a dit : Aimez-vous ; n'êtes-vous pas tous frères ?  
Portez donc en commun vos communes misères ;  
"Aimez-vous, c'est assez."

Donc, élever un temple à Dieu, c'est accomplir un acte suprême d'amour.

Je dis plus, et vous allez me comprendre : l'édification d'une église est non-seulement une œuvre religieuse, mais encore une œuvre patriotique et je le prouve :

La religion catholique recommande la pratique de la vertu. Or l'homme vertueux est un bon citoyen. Il aime Dieu, et par conséquent, il aime son prochain ; il travaille donc à rendre ses semblables heureux ; il a donc à cœur de faire réussir les institutions de son pays qui tendent à rendre le peuple meilleur. " La Religion, disait Mgr Lafleche, alors qu'il n'était que missionnaire, perfectionne le patriotisme ; elle l'élève et l'épure... Aussi la religion est-elle toujours inséparable du véritable patriotisme.

L'homme vraiment digne du nom de patriote aime sa patrie terrestre, parce qu'elle est pour lui un avant-goût de la patrie céleste : il la sert fidèlement et fait de bon cœur pour elle le sacrifice de ses biens et de sa vie, s'il le faut, parce qu'il sait que cette fidélité et ces sacrifices l'honorent devant les hommes, et sont devant Dieu parmi ses plus beaux titres à la possession de l'éternelle patrie... Aussi les véritables patriotes, les vrais amis de la patrie l'ont-ils toujours entendu dans ce sens. Les anciens disaient : *Combattre pour ses autels et ses foyers*. " Pro aris et focis." Les pieux Chevaliers du moyen-âge, ces admirables modèles du patriote chrétien, avaient pour motto : *Religion et patrie*."

Mais, Messieurs, où trouverons-nous des citoyens aimant plus leur pays que ceux qui ont fondé notre Canada ; aussi, où trouverez-vous un peuple plus religieux ? Un historien de notre pays commence ainsi son livre : "*Foi et honneur !*" Portant ces deux mots sur les lèvres et dans le cœur, les missionnaires français ont fait briller le flambeau du christianisme et de la civilisation au milieu des tribus qui dormaient plongées dans la nuit de l'infidélité. *Foi et honneur !* tel fut le gage d'union et d'amour que la France remit à ses enfants qu'elle envoyait se créer une nouvelle patrie dans les forêts de l'Occident, sur les bords des grands fleuves de l'Amérique. Et ceux-ci, l'histoire nous l'apprend, ont respecté les enseignements de leur mère."

Et Messieurs, vous le savez, quels héros c'étaient que nos ancêtres ; aussi depuis Cartier plantant la croix sur la pointe de l'entrée de la Baie de Gaspé, jusqu'au plus humble des soldats de l'armée mourant pour défendre le sol, tous volaient à la victoire en criant vive Dieu, vive le Roi de France !

N'est-ce pas aimer son pays que d'y implanter une religion propre à rendre ses compatriotes heureux ? N'est-ce pas servir son pays que d'élever des monuments qui rediront aux générations futures que son origine est sainte et religieuse. Ah ! ils l'avaient bien compris ces héros, nos ancêtres ! Aussi bénissons leur mémoire d'avoir apposé à la face de notre patrie ce cachet religieux qui sera toujours une cuirasse contre les attaques à notre foi. Et comment nos arrières petits enfants pourraient-ils ne se dire pas catholiques quand pour remonter à nous ils seront obligés de passer à l'ombre des croix de nos Eglises ? Il l'avait bien compris, le grand Evêque, qui vient de descendre les degrés du trône diocésain, où il n'a fait que travailler pour Dieu et son pays, quand il a fondé toutes ces institutions religieuses qui font la gloire de Montréal et qu'il vous engageait à fonder une église au milieu de vous. Que son nom soit béni et que la reconnaissance du peuple de ce diocèse soit un des charmes de la retraite où il est encore l'ami le plus sincère de son pays.

Ainsi donc et vous en êtes convaincu, l'édification d'une Eglise est une œuvre sainte et une œuvre patriotique.

Donc comme catholique et comme Canadien cette œuvre mérite de nos cœurs un amour immense. Et cet amour doit se mesurer au prix de sacrifices.

Mais, remarquez-le bien, cette œuvre n'exige pas seulement l'effort d'un jour ; cet effort vous l'avez fait et si vous vous arrêtez à cela, on dirait avec raison, c'est l'œuvre de

l'enthousiasme, ce n'est pas l'œuvre de l'amour; car l'amour est constant, généreux. Et il pourrait vous être adressé le même reproche que je trouve au VI chapitre de l'Imitation : " Mon fils, votre amour n'est encore ni assez fort ni assez éclairé. Pourquoi, Seigneur ? Parce qu'à la moindre contrariété vous laissez là l'œuvre commencée. "

Nous devons donc à Dieu de continuer l'œuvre que nous avons commencé, car il nous le demande comme preuve de notre amour. Nous le devons à notre pays, car il nous a été légué catholique, et il est de notre devoir de le transmettre aux générations qui viennent, orné des insignes de la religion de nos pères.

(A continuer.)

### Revue des Intérêts catholiques.

ITALIE.—La situation religieuse en Italie n'offre aucun changement important. Le Souverain Pontife que l'on avait annoncé comme étant prêt à faire de grandes concessions, et à accepter un *modus vivendi* plus en accord avec les desseins du gouvernement d'Humbert, garde toujours la même attitude pleine de réserve et de dignité. L'on dirait que ce n'est pas lui qui est prisonnier dans ses propres états mais que c'est l'autre, le fils du galant homme. Pendant que le Pape répand dans l'univers ses encycliques admirables, pendant que du fond du Vatican il continue à gouverner l'Eglise, le fils de l'usurpateur voit le vide se continuer autour de lui. La vraie cour est au Vatican, ou se pressent la noblesse romaine et les étrangers de distinction. Au Quirinal on ne voit que les personnages officiels, ceux qui ne peuvent se dispenser de faire acte de présence. Lorsque le roi Humbert se promène ou qu'il voyage, il s'entoure d'agents de police déguisés, tant il craint l'affection de ses sujets, dont l'attentat du cuisinier de Naples lui a donné une preuve. Quel changement depuis la prise de Rome ! Alors, le Saint-Père, vraiment digne de ce nom de père, sortait tous les jours avec une petite escorte d'honneur. Lorsqu'il s'arrêtait à une église, ou dans un lieu public, ses sujets pouvaient l'approcher, car il ne craignait pas que l'on attentât à ses jours.

Dans les campagnes et surtout dans les villes, l'esprit révolutionnaire fait de nouveaux adeptes. Partout l'on sent le bouillonnement d'un volcan avant l'éruption. Combien de temps cette éruption tardera-t-elle, Dieu seul le sait, mais chacun le prévoit. Les ovations faites au vieux révolutionnaire Garibaldi pendant son séjour à Rome ne sont pas de nature à calmer les esprits. On voit, d'un autre côté, les diverses sociétés catholiques d'Italie affirmer leur foi et leur fidélité au siège de Pierre. Espérons que la bonne cause ne tardera pas à remporter la victoire.

ALLEMAGNE.—En Allemagne les événements prennent une meilleure tournure pour les catholiques. Bismarck s'est enfin aperçu qu'entre les divers actes qui ont marqué sa carrière politique, il en est un qui ne lui a pas réussi. Il a compris que la persécution contre les catholiques fut une grande faute et qu'avec leur appui il sera plus fort qu'avec celui des révolutionnaires. Tout fait donc espérer

que les négociations entre le nonce du St. Siège et le gouvernement Allemand auront un bon résultat et que bientôt la concorde existera pleine et entière. La démission du ministre des cultes, le docteur Falk, l'auteur des fameuses lois contre les catholiques, est une preuve des bonnes intentions du gouvernement allemand.

Néanmoins les espérances qu'avaient fait concevoir la retraite de Falk, se sont bientôt mélangées de craintes et de méfiance.

Les journaux allemands s'occupent de la réponse du ministre des cultes et de l'instruction publique, M. de Puttkammer, au clergé des diocèses de Munster et de Paderborn. Naturellement les feuilles officieuses approuvent pleinement le langage du ministre, qui leur paraît faire des concessions suffisantes aux catholiques. Seulement leur argumentation se trouve quelque peu contredite par la satisfaction mal déguisée des organes nationaux-libéraux, qui déjà voient le gouvernement rompre avec les catholiques et revenir à eux.

Les journaux catholiques protestent avec énergie contre le langage du ministre. La *Germania* reproche avec raison à M. de Puttkammer de reprendre le programme de M. de Falk, qu'il sait inacceptable pour les catholiques, au lieu de suivre la politique d'apaisement qu'on avait espérée. Elle conclut ainsi :

M. de Puttkammer n'aura donc pas lieu de s'étonner si la confiance dont il semblait assuré commence à disparaître, si elle fait place à une défiance qui n'est guère de nature à lui faciliter l'exercice de sa tâche.

Le télégraphe nous annonçait dernièrement que le prince Frédéric Charles, de Prusse, ayant conçu des soupçons (bien légitimes, ceux-là !) sur le véritable but de la Franc-Maçonnerie, demanda à la loge dont il faisait partie, l'autorisation d'examiner tous les documents des archives. Cette permission lui fut péremptoirement refusée; sur quoi, le prince donna, d'une manière éclatante sa démission de franc-maçon.

Les princes et tous les représentants de l'autorité reconnaîtront-ils enfin quels sont leurs plus dangereux adversaires et cesseront-ils un jour de pactiser avec eux pour revenir à leur meilleure alliée, l'Eglise catholique ?

Au commencement de ce siècle, le *duché* de Wurtemberg ne comptait qu'un très petit nombre de catholiques; en créant le *royaume* de Wurtemberg, Napoléon Ier adjoignit à l'ancien duché des contrées habitées par un demi-million de catholiques. Le roi Frédéric institua le conseil ecclésiastique catholique et le vicariat général d'Ellwangen qui, en 1817, fut transféré à Rottenbourg. Ce fut en 1828 que cette ville devint le siège d'un évêque suffragant de la province ecclésiastique du Haut-Rhin, qui venait d'être instituée par ordonnance pontificale. Un conseiller séculier, que l'ordinaire épiscopal élit lui-même depuis 1848, sauf l'agrément du gouvernement, fonctionne auprès de l'ordinaire en qualité de commissaire royal sous le titre de *syndic*.

Tandis que le *kulturkampf* déchire le reste de l'Allemagne, le petit royaume de Wurtemberg jouit de la paix religieuse, grâce à la sagesse et à la loyauté du roi Charles.

FRANCE.—Les lois Ferry et surtout le fameux article 7

passeront-elles au Sénat: telle est la question que chacun s'adresse. Le sénat sanctionnera-t-il cette loi inique ou faudra-t-il trouver une autre ligne d'attaque contre le catholicisme. Car il n'y a pas d'illusion à se faire, et en France chacun le comprend bien, si cette loi est sanctionnée, ce ne sera que le premier pas dans la voie de la persécution; après les Jésuites, Dominicains et autres, viendront des attaques directes contre le clergé français. L'attitude des journaux avancés le démontrent assez. C'est fameux programme de Romans "guerre au cléricisme."

Pendant les vacances parlementaires, plusieurs des ministres ont fait des tournées politiques en France et tous ont, dans leurs discours, trouvé moyen d'attaquer l'Eglise et de faire de la propagande en faveur des lois d'éducation dirigées contre les catholiques. Mais leurs efforts n'ont pas eu beaucoup de succès, car les collèges dirigés par les Jésuites et autres congrégations non-autorisées, auront l'an prochain encore plus d'élèves que par le passé.

A son retour d'une villégiature dans ses propriétés, le Président de la république a reçu en audience le nouveau nonce du St. Siège, Mgr Czacti. En réponse aux espérances de concorde entre l'Eglise et l'état manifestées par le prélat, Mr. Grévy l'a assuré que cette concorde était l'objet de la constante sollicitude de son gouvernement. Quelle dérision! Au moment où la persécution contre l'Eglise s'annonce plus violente que jamais, les persécuteurs assurent celle-ci de leur bienveillance.

Dans le dernier numéro de la *Philosophie positive*, M. Littré, sénateur, se prononce franchement contre la loi sur l'enseignement, et en particulier contre l'article 7. Après avoir constaté que la majorité de la France (pratiquante ou non) est catholique, M. Littré ajoute:

"Il faut donc reconnaître que la France serait sérieusement offensée si on la gênait dans l'exercice de son culte. Ne pas reconnaître cette condition fondamentale, c'est se préparer, si on est homme d'Etat, de graves mécomptes politiques."

M. Littré se prononce avec non moins d'énergie contre la dénonciation du Concordat, récemment proposée par M. Boyssset, et qui semblerait une déclaration de guerre à tous les catholiques français. Quant à l'interdiction de l'enseignement aux Jésuites, M. Littré juge que le vote de cette mesure amènerait les plus redoutables conséquences.

Sous la plume de M. Littré, qui est l'ennemi du catholicisme, de pareilles déclarations prennent une grande importance.

On lit dans l'*Echo de Fourvière*, (France), à la date du 4: "Samedi, à 6 heures, Son Eminence est venue célébrer la sainte messe pour la cérémonie toujours si touchante de la clôture de la retraite ecclésiastique, et a donné la sainte communion à tous les prêtres retraitants.

Dimanche, Mgr l'évêque de Montréal (au Canada), a dit la sainte messe et a visité avec le plus grand intérêt, la nouvelle église. Sa Grandeur a bien voulu revenir présider le soir, l'exercice de la confrérie de Fourvière, et a vivement intéressé les nombreux auditeurs par de pieuses réflexions sur la fête de Notre-Dame des Douleurs et ensuite par quelques détails des plus édifiants sur la piété

de ses chers Canadiens restés fidèles à la foi qu'ils avaient reçue de nos pères."

Un de nos membres les plus zélés et les plus ardents, celui, peut-être entre tous qui s'est le plus *dépensé* pour la cause que les zouaves ont défendue à Rome et continuent à soutenir dans le *Bulletin*, nous a fait parvenir l'article suivant auquel nous faisons l'accueil le plus empressé.

Nous le donnons à nos lecteurs tel que la véhémence des sentiments de l'auteur le lui a dicté, et sans avoir voulu atténuer en rien l'impulsion généreuse et tout-à-fait *zouave*, qui fait le charme de cette production.

A notre avis, ce n'est pas le moindre éloge que l'on puisse faire des Jésuites, que de montrer quels beaux sentiments ils savent inspirer à leurs élèves. Nous souhaitons vivement que les vœux de notre ami soient accomplis et que son appel trouve un écho chez tous ses collègues.

### Les Jésuites.

Puisque naguère nous nous sommes rangés parmi les défenseurs armés de l'Eglise et de ses droits, ne convient-il pas, ou plutôt n'est-ce pas encore un devoir pour nous de continuer à la défendre par les armes pacifiques de la plume et de la parole?

L'attaque a redoublé de toutes parts; la défense ne doit rien diminuer de ses ressources. Le bon temps n'est plus—et certes il est à regretter et l'on ne peut trop en souhaiter le retour,—où l'on réglait et bien vite, ces questions qu'une diplomatie cauteleuse ne fait qu'embrouiller. Pourquoi pas une bonne guerre?—Je dis *une bonne*, ne vous y trompez pas—une bonne guerre, légitime, juste et vraiment bête du Dieu des armées?... Mais nous sommes en paix; le chef que Dieu voudra donner un jour à ses élus n'a pas encore sonné le signal; en attendant impatiemment ce coup de clairon, laissons nos armes de guerre se reposer et servons-nous de ce que l'on est convenu d'appeler une grande puissance: la presse. Nos faibles échos réveilleront peut-être le tonnerre.

Parmi toutes les attaques du libéralisme contre l'Eglise catholique, il en est une, vieille comme le démon, le chef de ces odieuses trames, dont le monde est le spectateur depuis des siècles. Ce sont les attaques contre le clergé régulier et séculier. Tout a été épuisé contre le bataillon sacré dont les rangs pressés et compacts entourent le chef de la catholicité. Que de calomnies n'a-t-on pas amassées contre le Sacré Collège! Des vieillards impuissants, faibles, accessibles à tous les vices de la vieillesse, corrompus, et que sais-je?... Les ordres contemplatifs ont été accusés de fainéantisme, d'inutilité; les ordres enseignants de corruption de la jeunesse, d'ignorance; les ordres mendiants, de tous les crimes que l'on peut attribuer *aux tramps* de nos voisins; le clergé haut et bas, enfin, de l'accaparement, de la soif des richesses de ce monde, de l'abus de la bonne foi et de la crédulité du peuple.

Parmi cette nombreuse armée qui entoure la citadelle de St. Pierre et repousse au loin les assauts de Satan, un bataillon sacré organisé il y a 345 ans par un véritable soldat, répand au loin la terreur parmi les ennemis de l'Eglise. Ces hommes disciplinés, humbles, obéissants,

détachés de ce monde, intrépides dans la lutte et ne laissant jamais de prisonniers aux mains de l'ennemi sont devenus un épouvantail pour les cohortes du mal. La fureur de l'enfer s'est concentrée contre eux ; tout a été essayé pour les détruire ; on a même pu réussir, un jour, à force de fausses manœuvres et d'indignes manœuvres, à faire licencier cette glorieuse phalange. Heureusement l'erreur n'a pas duré longtemps, et l'ennemi l'a découvert bien vite, à sa perte et à sa honte. Le bataillon d'Ignace de Loyola est encore debout, grâce à Dieu, pour l'honneur et la défense de l'Eglise.

Il était réservé à ce corps d'élite, la compagnie de Jésus, de s'attirer à lui seul tous les reproches, les calomnies et les avanies dont la Révolution accable les corps religieux composant l'Eglise. Ne dit-on pas, en effet, que, grâce à quelques cardinaux jésuites, la curie romaine ne veut pactiser en rien avec les idées modernes ? N'a-t-on pas dit que les cardinaux récalcitrants étaient sommairement mis de côté, même empoisonnés ; quelques papes même n'auraient pas échappé à ce traitement. N'accuse-t-on pas les Jésuites de gouverner les diocèses où les Evêques les ont admis, d'y faire la pluie et le beau temps ? Quant au clergé en général, les Jésuites l'auraient imbu de doctrines romaines, c. à. d. jésuitiques, anti-nationales, anti-patriotiques.

Il faut que ce corps glorieux de vélites de St. Ignace soit donc bien terrible à l'ennemi puisqu'on s'acharne ainsi, de toutes parts et de toutes manières à l'incriminer et à mettre à sa charge tant de forfaits de toutes sortes.

Ce n'est pas dans cette rapide esquisse que l'on pourrait reproduire tous les crimes imputés aux Jésuites ; il faudrait tout un volume pour cela. La réponse tiendrait dans une page de ce journal. Nous ne voulons, en ces quelques lignes, qu'affirmer notre admiration pour ces glorieux compagnons de St. Ignace, notre confiance en eux et notre espérance pour le succès de leur cause. Ce serait un grand honneur pour notre corps d'anciens Zouaves Pontificaux de pouvoir réclamer dans les rangs de la grande armée catholique une petite place auprès de ces hommes afin de les défendre quand l'occasion s'en présenterait.

Le Canada français, tout particulièrement, a contracté une dette de reconnaissance envers les Jésuites. Nous ne rappellerons qu'en passant la part glorieuse qu'ils ont eue dans la découverte et la colonisation de notre beau pays. Les Jôgues, les Brebœuf, les Lallemand et bien d'autres ont tracé, en lettres teintes de leur sang, les premières pages de l'histoire de notre Canada. Porter la foi aux Sauvages, la ranimer, la conserver parmi les premiers colons, instruire la jeunesse et fonder le premier collège du pays : voilà bien des titres à notre gratitude et à notre dévouement. Une grande injustice, en les privant de leur bien légitimement acquis, n'a pas arrêté leur zèle ; et après la conquête, depuis quarante années, nous les voyons encore parmi nous pleins de zèle, de charité, et n'aspérant qu'à répandre autour d'eux l'instruction de l'intelligence et du cœur.

Il est surtout, parmi notre jeunesse, une classe qui doit beaucoup aux Jésuites : ce sont leurs anciens élèves. Nous voudrions qu'en ces temps où le gouvernement de la

France, particulièrement, persécuté si indignement les membres de cette illustre société, les élèves anciens et présents de la Nouvelle-France protestent hautement en faveur de leurs anciens maîtres. Dans notre zèle, nous désirerions ardemment voir tous les élèves de tous les collèges des Jésuites, dans l'univers entier, s'entendre afin d'honorer publiquement et solennellement les bons Pères auxquels ils doivent leur éducation.

Les Jésuites ont eu et ont encore des élèves dans toutes les parties du monde ; ne serait-il pas facile de s'entendre et de désigner un jour, par exemple, le 31 juillet 1880, jour de la fête de St. Ignace, pour que, du levant au couchant, ici en Amérique et aux Antipodes, un grand cri sortant de milliers de jeunes et vaillantes poitrines acclame hautement et sans respect humain ceux que la Révolution vilipende si honteusement, en attendant de pouvoir les envoyer en exil, aux bagnes et à l'échafaud.

Que les élèves de France, notre ancienne mère-patrie, nous donne l'exemple et le signal. C'est là qu'aujourd'hui bouillonne le cratère d'un terrible volcan dont les laves incendiaires couvriront peut-être le monde entier. Eh bien ! que ce soit du milieu même du danger, là où les Jésuites nous ont donné et nous donnent encore tous les jours de si beaux et de si grands exemples de courage, de force et de vaillance, que parte ce grand cri et ce signal. Le résultat ne sera peut-être pas d'arrêter la catastrophe qui s'avance à grands pas, mais cette grande protestation aura certainement pour effet de créer un lien puissant et indissoluble entre tous les enfants des mêmes maîtres, et cette union produira une force immense, au service de la bonne cause. Qui sait s'il ne sera pas donné à beaucoup d'entre nous, comme il y a dix ans, de se rencontrer ailleurs et sur un autre champ de bataille ?

L'idée est vaste, mais non difficile à réaliser ; d'ailleurs, d'ici au mois de juillet, il y a tout le temps nécessaire ; aussi tenons-nous à notre idée et voulons-nous qu'on la répande. Quant à son développement et à son exécution, nous nous en rapportons à nos aînés. C'est aux anciens de Paris à se réunir près de Montmartre, là où Ignace et Xavier fondèrent la Compagnie de Jésus et à prendre l'initiative du mouvement. Que de là parte le mot d'ordre, le signal : nous promettons d'y répondre fidèlement et courageusement.

#### Départ de M. le chanoine Edmond Moreau.

Nos lecteurs apprendront avec des sentiments de regret le départ de Montréal de M. le chanoine Edmond Moreau nommé curé de St. Barthélemy. Depuis plus de quinze ans, M. le chanoine Moreau a été mêlé à toutes les œuvres catholiques de Montréal, et pendant tout ce temps il n'a cessé de rendre service à la religion. Rendant des services à des centaines de personnes, aidant les premiers pas dans le monde d'une multitude de jeunes gens, il a voué à ces derniers un dévouement qui, malgré bien des peines et des fatigues, ne s'est jamais démenti.

Montréal lui doit une foule d'œuvres qui resteront et le rappelleront longtemps à notre souvenir s'il ne vient pas un jour reprendre parmi nous, comme nous l'espérons,

son œuvre de bienfaisance. C'est M. Moreau qui a fondé l'Académie de l'Evêché, aujourd'hui si florissante et qui a déjà rendu de si grands services à la jeunesse. C'est l'œuvre de sa première année de prêtrise. Raconter l'histoire de cette fondation serait décrire une longue suite de travaux, de courses, de sollicitations ; car Monseigneur qui lui avait demandé de fonder cette école n'avait pu malheureusement rien lui donner pour réaliser cette idée. Néanmoins, avec son zèle d'apôtre, il a soulevé des montagnes d'obstacles et a donné à ce quartier une des meilleures écoles que nous possédons. Avons-nous besoin de rappeler la part qu'il a prise à ce grand mouvement des Zouaves Pontificaux ? Il a été l'âme de cette croisade, après en avoir été l'apôtre il en est devenu l'historiographe.

Nos lecteurs n'ignorent pas que M. Moreau est l'auteur de ce petit volume intitulé : "Nos Croisés." M. Moreau possède l'art assez difficile de conduire les jeunes gens et c'est à cela autant qu'à son dévouement qu'il a dû d'être choisi comme aumônier des Zouaves Pontificaux.

A son retour de Rome, M. le chanoine voulant donner à la jeunesse un endroit où elle pût se réunir et s'amuser, fondait le Casino. Pendant ces derniers temps, nous l'avons vu prêter main forte à M. le curé Labelle dans son œuvre de colonisation. C'est lui qui a fait surgir du sein de la forêt la magnifique colonie de Piopolis. Pendant cinq ans, M. le chanoine Moreau a été commissaire des écoles catholiques de Montréal et aussi directeur de l'école de la Réforme de la rue Mignonne.

M. le chanoine Moreau s'est fait à Montréal un grand nombre d'amis qui regrettent son départ, désirent son retour à Montréal et lui souhaitent, comme nous, à St. Barthélemy, un peu de repos si le soin d'une paroisse peut en laisser.

M. Moreau quitte Montréal aujourd'hui même. — *La Minerve.*

#### Départ de Mr. le Chanoine E. Moreau, aumônier de l'Union-Allet.

##### OFFICIEL.

Extrait du procès-verbal de la séance du 30 septembre 1879.

Monsieur l'aumônier informe officiellement le bureau qu'ayant été nommé curé de la paroisse de St. Barthélemy, diocèse de Montréal, il doit partir sous peu de jours pour prendre charge du nouveau poste que lui ont confié ses supérieurs ecclésiastiques. Il fait, en termes émus, ses adieux aux membres du Bureau de Régie. Depuis 25 ans, attaché à l'administration de l'Evêché, puis au chapitre de Montréal, il ne peut quitter cette ville sans éprouver de bien sensibles regrets. Ce départ brise beaucoup de liens qui lui étaient chers ; entre tous, ceux qui l'attachaient le plus étroitement à Montréal, et qui ont le plus puissamment contribué à l'y retenir si longtemps, sont ceux qui l'unissaient à l'Union-Allet. Une chose le console néanmoins, dans cette circonstance ; c'est que, tout en ne résidant plus au siège de notre association, il ne cessera pas,

néanmoins, d'en être l'aumônier et de porter le plus vif intérêt à tout ce qui la concerne. Il conservera toujours pour cette société, et pour chacun de ses membres, le même attachement et le même dévouement que par le passé, et quand l'Union aura besoin de lui, nous pouvons être sûrs qu'il sera toujours à sa disposition.

Monsieur l'aumônier exprime ensuite l'espoir de voir tous ses chers zouaves réunis, pour leur prochaine réunion générale annuelle, dans sa paroisse. Il témoigne sa satisfaction des mesures prises aujourd'hui par le Bureau pour assurer l'existence du "Bulletin." Dans l'intérêt même de notre association, comme dans celui de la cause à laquelle nous nous sommes dévoués, il nous encourage à maintenir et à faire progresser, autant qu'il est en nous, ce modeste organe qui alimente, chaque mois, la vie de l'Union dans toutes ses branches si disséminées. Il termine en nous laissant l'espoir de le revoir de temps en temps au milieu de nous.

Monsieur B. A. T. de Montigny, Président-Général répond, en quelques mots bien sentis, aux adieux de M. l'Aumônier.

— Il croit devoir lui donner, en cette occasion, l'assurance solennelle du profond respect, de l'estime, de la considération que portent à sa personne tous les membres de notre société. Il le prie de vouloir bien pardonner, avec son indulgence habituelle, à ceux d'entre ses zouaves qui se seraient montrés envers lui légers, oublieux ou indifférents.

Forcément tenu, pendant plusieurs années, éloigné du centre de l'Union-Allet, M. le Président se plaît à reconnaître que c'est grâce au zèle constant de notre digne aumônier et à la collaboration de quelques zouaves dévoués, que notre association s'est maintenue depuis neuf ans, et qu'elle a fait tant de bonnes choses dans le pays. Il regrette que le pénible devoir de répondre aux adieux de notre aumônier, lui incombe à la première séance où il lui est donné d'exercer ses fonctions présidentielles qu'il eût été heureux de continuer avec l'aide de l'expérience et de la sagesse de notre directeur spirituel.

Il le remercie chaleureusement de tous les bons sentiments qu'il nous a toujours témoignés et qu'il a bien voulu nous exprimer encore, avant de nous quitter. Notre gratitude et nos meilleurs souvenirs le suivront dans le nouveau champ confié à son zèle apostolique.

M. le Président remercie également notre cher aumônier pour la gracieuse invitation qu'il vient de faire à l'Union et il termine en lui exprimant nos vœux les plus ardents pour le succès de ses labours, dans sa nouvelle paroisse et pour le maintien et l'amélioration de sa santé.

Et la séance est levée.

#### NAISSANCE.

A Beauport, le 26 septembre dernier, M. C. E. Rouleau, sergent aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'une fille.